



GERFLINT

ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

## « Micro dictionnaire chronologique personnel » d'un « didactologue-lexicologue<sup>1</sup> »

**Jacques Cortès**

Fondateur et Président du GERFLINT, France

*Les gens qui détiennent le pouvoir n'ont pas intérêt à faire tourner le décor, ceux qui sont dépourvus de l'essentiel en éprouvent, au contraire, l'impérieux besoin.*

Robert Galisson - ELA n° 127, 2002, p.382

*Je ne suis pas un travailleur de la preuve, ma discipline ne me le permet pas. Je me verrais plutôt comme un artisan de l'essai et de l'erreur, un abonné de la controverse qui, dans l'obstination et l'humilité, par le truchement des langues-cultures, avec le concours et sous le contrôle des acteurs de terrain, s'efforce d'agir sur la réalité quotidienne de l'école, en vue de rendre le monde moins opaque, de faire reculer la formidable capacité d'aveuglement et d'inertie des hommes en rallumant, chez les jeunes, l'envie de comprendre, d'agir sans subir, de retrouver une dignité perdue.*

Robert Galisson - ibid. p.384

Les nombreux admirateurs de l'œuvre de Robert Galisson reconnaîtront d'emblée, dans le titre de cette préface, les mots par lesquels il s'est lui-même présenté dans le dernier article du n° 127 des *ELA*, pour évoquer le chemin qui avait été le sien, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte avec, au final, la retraite qu'il redoutait<sup>2</sup>. Article-bilan d'une tonalité - comme on pouvait s'y attendre - quelque peu mélancolique, mais procédant aussi, dans l'esprit autant que dans la construction rhétorique, d'une volonté de narrer avec juste ce qu'il faut de nostalgie et d'humour (donc de voile pudique), les événements qui ont rythmé, inspiré et même nourri ses combats, c'est-à-dire, pour parler clair, ses paroles et ses actes dont nous sommes tous aujourd'hui les héritiers admiratifs.

Il a hésité sur la forme générale que pouvait prendre cet essai autobiographique, et finalement opté pour « une approche dictionnaire ». Trois raisons expliquent ce choix :

- la première, c'est un sentiment de gêne, d'embarras et même de méfiance à l'égard d'une mise à nu dont, pourtant, il sentait clairement la nécessité : « *je ne pouvais pas livrer ma vie...sans y mettre des formes<sup>3</sup>* », écrit-il en coupant sa phrase par de discrets points de suspension.

- la deuxième, c'est en empruntant une citation de Victor Hugo (psychanalytique avant l'heure) qu'il la suggère : « *la forme est du fond qui remonte à la surface* ».
- la troisième enfin, c'est que, « dans une civilisation comme la nôtre, vouée à la technologie, à la vitesse, au prêt-à-écrire », il voulait résister au modèle classique mais trop « écrasant » de la Lettre « *qui n'est plus ce qu'elle était au XVIII<sup>e</sup> siècle* ». Aujourd'hui, « *le courrier électronique a broyé l'écriture épistolaire* », les gens n'ont plus assez de temps pour échanger, on vit donc dans cette civilisation de « *zappeurs que, bon gré mal gré, nous sommes devenus* ». D'où son choix qui lui permet de sauter *sans transition, d'un article à un autre* », car, le dictionnaire « *est un outil de consultation souple, facilitant les arrêts, les retours en arrière sélectifs, les itinéraires croisés ou en lacets, et dont le balisage serré évite au lecteur averti de gaspiller son temps à la recherche d'informations oubliées ou perdues* » ; choix qui lui permet aussi de parler de lui sans trop s'égarer (mais là c'est un jugement personnel que je me permettrai de formuler) dans la confiance ou la confession.

Les explications qu'il donne sur le « choix du dictionnaire » sont presque trop abondantes car on le suit avec d'autant plus de foi que l'on sait bien que l'ensemble de son œuvre scientifique a été construite sur une approche qui, dès le départ, fut vouée à « *la mise en relief de mots, c'est-à-dire, «de constituants sélectionnés parmi beaucoup d'autres, pour marquer des étapes, donner du rythme, scander un processus qui s'inscrit dans la durée longue, potentiellement ouverte, si la clôture n'en est pas annoncée* ». Il veut donc faire, pour la présentation de sa propre vie, quelque chose qui relèvera également de la lexicographie, et se présentant un peu (avoue-t-il « en toute humilité » dans une note de bas de page) comme un *dictionnaire encyclopédique* qu'il résume en 4 mots : **micro-dico-chrono-perso**.

Le regret que j'éprouve en lisant ce bel article, c'est que les exigences quantitatives limitées de l'ouvrage où il figure (Les ELA), l'ont obligé à réduire drastiquement son texte à onze petites pages seulement. Le lecteur qui aura la bonne idée de tenter d'en relire l'ensemble, sera immédiatement frappé par des chevauchements d'information entre un organigramme préalable très factuel repris ensuite par une vraie narration intitulée **Lambeaux de Dico et Bribe de vie** où Robert reprend sa plume d'écrivain pour évoquer de petites « tranches » de souvenirs où l'émotion affleure partout. Qu'on en juge :

« *Je n'ai appris à lire qu'à huit ans.*

*La cause apparente de ce handicap initial tenait au métier de mon père. Il était alors cylindreur : une sorte de cantonnier mécanisé, itinérant, chargé de*

*l'entretien des routes dans le bocage vendéen. Nous vivions dans une roulotte, tractée par un cylindre. Cet espace mobile, étroit, sans confort, était si mal adapté à la scolarisation des enfants qu'à ma naissance mon frère avait dû émigrer chez une grand-mère, pour fréquenter régulièrement l'école et céder la place au dernier arrivant.*

*Comme le cylindre (à vapeur) ne dépassait pas 4 km/h, nous nous déplaçons souvent pour suivre, au plus près, les chantiers ambulants de mon père. C'est ainsi que les places de villages et les champs de foire de cette région d'élevage ont été les lieux de villégiature de mon enfance errante ».*

Rien de pleurard. Le texte reste sobre mais tendu car la situation de la famille, en effet, est à la limite du tragique lorsqu'on découvre les pérégrinations scolaires du petit Robert obligé d'aller d'école en école au gré des chantiers de son père, et recevant, la plupart du temps, aussi bien de la part des maîtres de classes uniques où il lui arrivait d'atterrir, que des élèves inscrits régulièrement dans l'école, un accueil « généralement réservé, teinté de reproche, parfois glacial ». De toute évidence, cette période d'inscription scolaire très provisoire, d'étape en étape, ne satisfaisait personne et l'enfant se sentait perdu dans des écoles où il n'apprenait rien. « *Le scénario était à peu près toujours le même. On me donnait un livre, une ardoise et on ne s'occupait plus de moi* ».

Suivaient même parfois de véritables persécutions de la part des élèves pendant la récréation : insultes, sarcasmes « *des enfants normaux qui me traitaient de tous les noms des gens du voyage : nomade, bohémien, romanichel, voleur de poules* ». Mais cela pouvait aller jusqu'à la violence et même à un début de lynchage puisqu'un jour on le retrouva « *sous le préau, choqué, le visage en sang* ». La vie était donc infernale pour toute la famille avec les problèmes d'écoles, les problèmes d'eau qu'il fallait aller quémander dans le voisinage et même les problèmes financiers car on était très pauvres. Tout cela a constitué « *un handicap (cognitif ? psychologique ?) dont, aujourd'hui encore - écrit Robert - j'essaie d'évaluer les conséquences* ». On le comprend sans peine. Il faut lire cet article où le talent du narrateur fait penser fortement au Flaubert de *Madame Bovary*, et notamment au fameux passage de l'entrée en classe de Charles Bovary. Pour Robert, ce qu'il a subi, c'est le sort du nomade, toujours perçu comme dangereux ou inacceptable par le sédentaire, c'est-à-dire par l'autochtone qui considère tous les itinérants « *comme des trublions de l'ordre public* » relégués « dans l'anormalité malsaine ou perverse ».

Eternel problème dont chaque époque (la nôtre n'y échappe pas) pourrait donner des exemples impliquant la naissance et le développement d'insolubles conflits pouvant aller jusqu'à la menace gravissime du « choc des cultures » dont il est

fortement question, dans le monde entier, depuis la publication du fameux ouvrage de Samuel T. Huntington en 1994<sup>4</sup>. Mais l'article de Robert Galisson ne parle, évidemment, que d'une situation personnelle, strictement individuelle, même si, par un de ces défauts majeurs bien français sans doute, nous pourrions en arriver (comme je viens de me risquer naïvement à le faire) à théoriser en nous écartant imprudemment du domaine précis où l'on nous invite instamment à demeurer. Revenons donc à Robert Galisson, et voyons comment il va enfin pouvoir se sortir d'une situation presque désespérée.

L'abandon du nomadisme sera dû à la guerre. Robert doit avoir environ 8 ans en 1940, et il ne sait pas lire. Son père étant mobilisé, on quitte la roulotte et le cylindre, et on part en Anjou, chez la grand-mère. Finis les changements perpétuels de lieux, redoublent les « difficultés pécuniaires », commence enfin la sédentarisation. L'enfant traumatisé qu'est alors Robert, va prendre son sort en main et tenter par ses propres moyens de combler son retard. Sa « *nouvelle et unique obsession de sédentaire, son premier objectif scolaire (sera) de faire et de savoir faire comme tout le monde* ». Non seulement il parviendra à apprendre à lire, mais il obtiendra même, en autodidacte, tous les diplômes qui le conduiront sur les Hauts Lieux de l'Université, et tout particulièrement du FLE.

Je ne me risquerai pas à retracer ici les étapes détaillées par lesquelles Robert est passé pour devenir la personnalité de premier plan qu'il a été et qu'il reste, bien évidemment, pour l'ensemble du petit village global auquel nous appartenons. Ce qu'il me paraît important de rappeler, c'est la distinction qu'il établit entre ceux qu'il désigne par « les voyageurs de l'impériale » en les opposant nettement aux « *autodidactes* ».

Les voyageurs de l'impériale, ce sont les passagers de la voie royale (dont Robert ne sera jamais). Pour eux, « *les connaissances académiques ont été calibrées, organisées, étiquetées, situées dans le temps et dans l'espace, puis soigneusement administrées* » à leur seul profit. Ceux-là se contentent donc d'engranger des connaissances et de s'en servir en les mettant à l'épreuve de l'usage, dans l'institution même. Ils savent tout, et notamment la rhétorique adaptée à telle situation et à tel ou tel problème. Par ailleurs, ils n'ont absolument aucun doute sur la qualité du capital intellectuel dont ils sont porteurs, qualité que la société entière, du reste, reconnaît sans hésitation. Toutes les portes leur sont donc ouvertes.

Rien de tel, bien entendu, pour l'autodidacte, étranger partout dans son propre pays et dont « *l'Université répugne à reconnaître les différences et à l'intégrer* ». Et Robert de conclure abruptement sur deux points qui le concernent directement :

- « *comme le fromage de gruyère, ma culture « savante » est pleine de trous* » (l'humour, on le sait, quand il s'applique à soi, est une arme d'auto-défense et d'autodestruction redoutable.
- et, par ailleurs, la situation qu'il décrit « *est la preuve vivante que l'ascenseur social, le modèle démocratique d'éducation mis en place depuis la troisième république ne fonctionne pas* ».

Mais alors, comment expliquer la trajectoire remarquable d'efficacité qu'il a suivie ? C'est un fait qu'au départ une force centripète très contraignante le tirait vers sa « *catégorie d'appartenance originelle*, le maintenant dans un *déterminisme social rigide, austère*, qui ignorait le changement et surtout sa dimension personnelle. Mais une autre force, centrifuge celle-là, « *le poussait à déserrer l'étreinte, à chercher un espace de liberté relative, dans la réflexion et dans l'action, sans trahir ses origines, en restant fidèle aux valeurs identitaires de son milieu, comme le travail par exemple, qui - dit-il - lui a toujours servi de laisser-passer* ». Et il insiste beaucoup sur le fait que sa sensibilité d'éducateur l'a amené à adopter une marge de manœuvre *productrice* donc *créatrice*, aussi bien pour lui-même que pour ses élèves, et c'est là un avantage certain sur la marge de manœuvre des voyageurs de l'impériale qui, elle, est le plus souvent *reproductrice*.

La différence entre les deux se situe donc au niveau du besoin ressenti. Les voyageurs de l'impériale n'ont nullement le désir de changer un monde qui comble leurs vœux. Pour les autodidactes comme Robert, c'est exactement le contraire. Ayant vécu, mais dans un tout autre contexte, des situations analogues au cours de ma trajectoire personnelle, je sens, entre Robert et moi, une parenté profonde. Mais c'est une question que je ne développerai évidemment pas ici car, en France, les « voyageurs de l'impériale » sont si nombreux qu'on se demande comment, ceux qui ont couru, comme Robert, après l'autobus, et sont même parvenus à l'atteindre, voire à le dépasser, ont pu accomplir cette espèce de miracle incongru.

Mais le moment est venu pour moi de conclure cette préface. Essayons donc, avec Robert lui-même, de voir comment il a pu triompher de tous les handicaps dont le sort a garni son berceau. Il l'explique lumineusement, parce que très poétiquement, en ces termes : « *tout inconvénient peut entraîner des avantages, à condition d'admettre qu'ici-bas l'ombre ne saurait se passer de la lumière. Ainsi, au plan psychologique, ce retard a fait surgir en moi une source d'énergie vitale, dont je n'aurais peut-être jamais soupçonné l'existence en milieu plus porteur. Vécu comme une carence gravissime chez un garçon de mon âge, il a créé une béance, une aspiration qui ont alerté, exacerbé mon besoin d'être comme tout le monde. Et c'est à la satisfaction de ce besoin essentiel que j'ai consacré toutes les forces dont je disposais. La privation, le manque, ont ainsi joué le rôle de*

*carburants pour couper le cou à la résignation et trouver mon équilibre dans l'autre comme modèle ».*

Mais on passerait à côté de l'essentiel si l'on s'en tenait à une explication refermée sur une sorte de culte égocentrique de Robert. Il a lutté, c'est vrai, pour prendre une revanche personnelle sur le mauvais sort qui l'a accompagné une bonne partie de son enfance, de son adolescence et même de son âge adulte, mais cela l'a amené à élargir sa vision du monde, à partir de toutes ses expériences douloureuses et de toutes ses victoires, pour parvenir à donner un sens humain à sa lutte. « ... *j'ai pu savourer une certaine forme de liberté, à laquelle des gens mieux nés, mieux destinés que moi n'ont peut-être pas goûté. Pour autant, je ne suis pas satisfait de mon sort et ne le serai jamais, parce que tout reste à faire du côté de ceux qui me sont proches : les démunis. Avec ma petite histoire banale, je leur lance un message d'espoir, afin qu'ils ne se résignent pas à l'exploitation, à la vassalisation, qu'ils demeurent éveillés et rebelles ».*

C'est donc sur la compassion qui est en lui que je clôturerai l'expression des sentiments d'amitié, d'affection et de respect profonds qu'il m'a toujours inspirés ainsi qu'à tous ceux qui ont eu l'honneur et le privilège de le rencontrer, ou, mieux encore, de travailler avec lui. Inquiet, certes, il l'a été tout au long de sa carrière, mais son courage lui a permis d'être fort de sa fragilité même dont il avait parfaitement conscience. On le considère souvent comme un méthodologue et un formateur. Il ne refuse pas ces termes mais ce qu'il croit et ce que nous croyons avec lui, c'est « qu'il est enfin devenu éducateur à part entière. C'est-à-dire soucieux de « faire renaître la personne ».

Je n'ai pas toujours été entièrement d'accord avec lui sur certains points de détail, mais nos divergences, au bout du compte, sont purement anecdotiques. Sur le fond, tout comme lui, je suis persuadé que « *la complexité c'est aussi la conscience que rien n'est jamais acquis, stable, définitif, et que la recherche collective de la solution est déjà une solution... ».*

Salut fraternel à toi, mon cher Robert, et pardonne-moi d'avoir mis ton texte **micro-dico-chrono-perso** au pillage pour te comprendre et tenter de parler de toi sans m'égarer dans des théories hasardeuses. La rhétorique que tu nous as proposée, en effet, est parfaitement adaptée à une lecture permettant de percer quelques-uns des secrets de « ta » complexité.

## Notes

1. ELA n° 127 « Voie Royale et chemins de traverse » (P.372-384), juillet-septembre 2002. A noter que toutes les citations présentées dans cette préface sont empruntées à cet article.

2. Commentaire très personnel que je me permets d'évoquer ici car je me souviens qu'il m'avait dit un jour, en parlant de cette échéance proche : « on va bientôt me mettre à la casse ». Comme je partage le même sort, je me permets cette indiscretion fraternelle.
3. Phrase écrite dans son résumé, p.372.
4. Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, 1997, 2000.